

« Nous sommes l'interface entre la société civile et la psychiatrie »



En hôpital psychiatrique, on peut voir de tout. Personne n'est à l'abri d'un séjour, au contraire... bon nombre de personnes, d'origines totalement différentes ont, un jour, poussé la porte de l'établissement. En détresse morale, en difficulté conjugale, en crise délirante...

Pour s'en rendre compte, allons faire un petit tour au service d'admission du centre hospitalier Guillaume-Regnier. Ici, le boulot est divisé en deux tâches distinctes. D'abord, un accueil administratif qui n'est, certes, pas assuré par un personnel médical, mais par des personnes ayant une excellente faculté d'écoute, sachant rediriger les arrivants.

Ensuite, il y a un service médical, appelé le SPAO (Service psychiatrique d'accueil et d'orientation). Là, des infirmières auscultent des patients avant que les médecins ne les prennent en charge et ne les dirige vers des services... ou non.

« Une crainte de la solitude, de la nuit... »

Allons tout d'abord jeter un œil à l'accueil administratif. Les bureaux sont accueillants, même si ça respire un peu l'administration. À première vue, on irait pas se dire que c'est ici que sont accueillis les personnes en détresse mentale. « Le matin et le début d'après-midi sont assez calmes au niveau

des arrivées. C'est en fin d'après-midi et en soirée qu'il y a le plus de monde. C'est surtout dû à une crainte de la solitude, de la nuit qui arrive... », nous apprend-t-on du côté de l'accueil.

Leur tâche exacte est « d'assurer l'accueil et recueillir des informations » sur les arrivants. « Une fois le dossier ouvert, ils sont redirigés vers le SPAO ».

Les personnes que l'on voit arriver ici viennent de tous horizons et viennent pour tous motifs. « Ils peuvent avoir déjà vus un psychiatre ayant fait un courrier demandant l'hospitalisation. Dans ce cas-là, c'est ce qu'on fait, puisqu'on fait confiance ».

Une autre catégorie de personnes ne passe pas par le SPAO et va directement en hospitalisation : celles hospitalisées à la demande d'un tiers. Ce cas précis nécessite une demande d'admission rédigée et signée par un proche. L'auteur de la demande appelle alors un médecin, puisqu'il faut deux certificats médicaux pour constater la pathologie du patient. Le deuxième avis est souvent donné par un médecin du centre hospitalier.

Au service d'accueil, on voit aussi arriver des personnes qui sont sous le coup d'une hospitalisation d'office. « Il s'agit d'une mesure d'ordre public, décidée par le préfet pour des gens qui troublent l'ordre public. Par exemple, quelqu'un qui marche sur la voie express ou quelqu'un qui se balade avec des couteaux, des fusils ».

La police peut alors contacter l'élu de permanence afin d'avoir une prescription. Les personnes doivent ensuite être vus par un membre du corps médical pour justifier leur maintien, ou non.

« 30% ne doivent pas être hospitalisés »

Allons voir maintenant du côté du SPAO, justement. Avant septembre 2005, ce service n'existait pas. Il a été créé à l'initiative du docteur Joubrel. « Avant les gens étaient hospitalisés et on les écoutait ensuite », confie-telle. « Pourtant, 30% de ces gens-là ne doivent pas être hospitalisés.

L'hospitalisation peut avoir des effets néfastes. Ça isole, ça déprime ». En attendant mieux, le bâtiment est en pré-fabrique et n'est pas bien grand. Juste trois

salles d'accueil pour les patients. L'atmosphère est assez sombre malgré un effort particulier des soignants pour dynamiser les murs à coups d'affiches. Ça ne respire pas le bonheur, c'est sûr. Mais ça se comprend...

Ici, les soignants écoutent, diagnostiquent et donnent la réponse appropriée. Ce sont eux qui orientent les personnes vers le secteur psychiatrique ou décident justement que l'hospitalisation n'est pas nécessaire. « Nous sommes l'interface entre la société civile et la psychiatrie ». Et des patients, le SPAO en reçoit 220 par mois.

17% d'entre eux sont là pour des crises suicidaires. « Ce sont des personnes en pleine crise conjugale ou des ados en mal-être ».



Une personne sur cinq est là parce qu'elle est dans un état délirant.

Vient ensuite le problème de l'alcoolisme. Il représente un quart des entrées à l'hôpital. Dans ce domaine, il y a d'ailleurs une nette augmentation du nombre de femmes, même si les hommes restent les plus touchés.

« Finalement, ¾ des gens qui viennent à l'hôpital sont des gens comme vous et moi », assène le docteur Joubrel.

Elle constate également que « les hommes délirent et angoissent plus que les femmes. Par contre, les femmes sont plus dépressives et suicidaires ».



Au SPAO, les infirmières accueillent les patients avant une éventuelle hospitalisation.

A l'arrivée, ce sont les 35-55 ans qui sont le plus en difficulté, notamment par rapport à l'alcool.

9 000 schizophrènes dans le 35

Le docteur Joubrel continue ensuite avec des chiffres qui peuvent faire froid dans le dos. « 6% des gens ont une bouffée délirante une fois dans leur vie ». Elle nous apprend aussi qu'il y a « 9 000 schizophrènes et 15 000 personnes atteintes de troubles maniaco-dépressifs en Ille et Vilaine, pour 600 ou 700 lits disponibles ».

Justement, à l'hôpital, on n'hospitalise pas tous les schizophrènes. Ni même tous les malades. « Un jour, une femme est venue nous voir parce qu'elle entendait des voix. On lui a donné des

comprimés et, deux ou trois heures plus tard, elle nous disait que ça allait mieux. On l'a laissé repartir en lui disant de nous passer un coup de fil. Elle est repartie au boulot et tout s'est très bien passé ». Merci les comprimés, donc, mais surtout merci les soignants pour avoir su écouter et dialoguer avec une femme pour la remettre sur les bons rails.

En fait, le problème numéro 1

au centre, « c'est les crises suicidaires ». Elle s'est d'ailleurs engagée auprès de la DDASS pour apporter des réponses au problème. « Pour l'instant, personne ne sait faire parler de la corde qui est déjà prête au sous-sol. D'où l'intérêt de la formation à l'écoute pour tout le monde ». D'autant qu'il existe des « mois de la dépression : mars, octobre, novembre ».

Contrairement aux idées reçues, Noël ne fait donc pas tant que ça ressortir l'isolement. Au contraire, puisque le chocolat est un anti-dépresseur ! « Il a la même base que le Prozac ».

Si seulement, ça suffisait..

Texte : M. Louédec
Photo: B. Keltz

